

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficience visuelle et le studio
typographies.fr

ADIEU KOLYMA

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Croix de cendre

ANTOINE SÉNANQUE

ADIEU KOLYMA

Roman



VOIR DE PRÈS

© 2025, Éditions Grasset & Fasquelle.
© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-843-3

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

À Micheline

« Kolyma, Kolyma, ô planète enchantée,
l'hiver a douze mois, tout le reste c'est
l'été. »

Chanson des zeks

Kolyma

Dans une correspondance avec Alexandre Soljenitsyne, après la lecture d'*Une journée d'Ivan Denissovitch*, décrivant le quotidien d'un prisonnier dans un camp de travail soviétique, Varlam Chalamov lui demandait :

« Où est ce camp merveilleux ? En mon temps, j'y aurais bien passé ne fût-ce qu'une petite année. »

Les deux témoins les plus célèbres de la terreur stalinienne ne se comprenaient pas.

Quand Soljenitsyne voyait dans le Goulag un lieu d'asservissement où la rédemption restait possible, Chalamov n'y trouvait qu'un enfer construit pour une irrémédiable damnation.

Le premier aurait pourtant proposé une coécriture de sa grande œuvre : *L'Archipel du Goulag*, mais Chalamov déclina l'honneur.

On dit que c'est un chat qui détermina

son refus. Ce chat, qu'il avait vu passer, bien portant, dans une des pages du roman, l'aurait convaincu que leurs expériences ne pouvaient s'accorder. Selon lui, le chat d'Ivan Denissovitch aurait été dévoré par les bagnards de la Kolyma et aucun animal, autre que les chiens du NKVD, n'y aurait survécu.

C'est une carcasse que Chalamov aurait voulu trouver dans les pages écrites par un témoin réaliste de la vie concentrationnaire.

On dit aussi que Soljenitsyne s'était rendu coupable d'un oubli difficile à pardonner pour un lecteur aussi radical. Une réalité essentielle des camps, passée sous silence et source d'une angoisse sans mesure aussi destructrice que les mines où l'on envoyait les détenus creuser leurs tombes.

Cette réalité, c'étaient les clans, la pègre qui collaborait avec le système à l'entretien de la terreur, par le racket, les humiliations, les tortures et les assassinats.

« On ne peut comprendre le camp, sans connaître le rôle qu'y ont joué les truands. C'est justement ce monde des truands, ses

lois, son éthique et son esthétique qui ont infesté de corruption l'âme de tous ceux qui s'y trouvaient. »

Le chat et l'oubli des clans scellèrent le désaccord irréversible entre les deux écrivains. Mais en réalité, ils ne traitaient pas du même sujet.

Soljenitsyne parlait du Goulag, Chalamov de la Kolyma.

La Kolyma est une région singulière. Aux confins de l'Extrême-Orient sibérien, elle est le lieu le mieux défendu de la terre.

À la vie humaine, elle n'apporte rien que de l'obscurité, du froid et de la négation.

À l'entrée de son territoire, elle ne commande pas d'abandonner toute espérance, comme au visiteur des enfers. Elle ne châtie pas. Elle ignore. Elle refuse de reconnaître les présences en elle.

Puisque ceux qui l'ont traversée n'y ont rencontré que la souffrance et la mort, on pourrait croire que les offrandes de chair humaine conviennent à son goût. Mais dans

ce cas, elle s'en nourrirait, ce qu'elle ne fait pas.

Aucun mort ne pourrit jamais dans le cœur de la Kolyma, aucune parcelle de chair ne retourne à la terre pour alimenter un cycle de vie. Le permafrost n'accepte pas les corps, il les rejette congelés, sans les dégrader, sans rien leur prendre, comme des bouts de glace impurs à écarter.

Certains pensent qu'elle aurait plaisir à voir mourir ceux qui la foulent. Cela expliquerait que ses rivières regorgent d'or. Elle attiserait ainsi l'avidité des habitants de la terre et les pousserait à y venir planter leur croix.

Les prospecteurs font courir ces légendes, mais les anciens bagnards, eux, le savent : la Kolyma n'a ni volonté, ni sentiment.

Elle est le lieu du rien.





I.

4 avril 1957

Magadan, capitale de la Kolyma

Les enfants ne comptaient pas...

Pal Vadas contemplait la route défoncée qui tirait une droite presque parfaite à travers le désert glacé, entre les collines pelées jusqu'à la Yacoutie. Ses kilomètres avaient germé à partir des seules graines semées en terre de Kolyma, la sueur et le sang des bagnards, qui y avaient tout construit : cette ville, Magadan, où il aimait vivre et cette route faite d'épaisseurs de bitume, de cailloux brisés et de restes d'hommes qu'on avait placés là pour consolider l'assise. « La route des os », pour les bagnards qui connaissaient son histoire. La route de l'or pour Pal Vadas.

Ses fils ne comprendraient jamais la valeur de ces étendues hostiles et sauvages. Ils ne